

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 38

Artikel: Quelques mots sur les voitures d'épouses, à Leipzig
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteum vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1er janvier, du 1er avril, du 1er juillet ou du 1er octobre.

Géographie des journalistes français.

Un de nos abonnés, domicilié à Rosstoff sur Don (Russie) nous écrit :

« Vous avez relevé dernièrement diverses erreurs géographiques des journaux français sur la Suisse qui ont mis en gaieté notre petite colonie. Je veux parler de la *Catastrophe sur le lac de Jaman*, racontée dans le temps par l'*Univers illustré*, et l'article du *Journal illustré*, du 24 juillet dernier, sur le *St-Bernard*.

Mais, avez-vous peut-être lu l'*Illustration* du 16 juillet dernier qui, en parlant de la catastrophe du bateau à vapeur le *Mont-Blanc*, dit textuellement :

... Or, samedi dernier, au moment où le paquebot quittait Ouchy pour se rendre à Lausanne, une violente explosion se produisit à bord, etc.

Voyez-vous le *Mont-Blanc* monter péniblement la Grotte !... Là, évidemment, les chaudières auraient sauté.

F. B. »

Hélas, il ne faut plus s'étonner de rien, lorsque les journaux français parlent de notre pays. Il suffit de rappeler la fumisterie que le *Courrier de Lyon* publia, de la meilleure foi du monde, en février 1869.

La troupe de comédie du théâtre de Genève devait donner, le 10 février, une représentation à Vevey. A cet effet, la joyeuse troupe des artistes s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Guillaume-Tell*, à deux heures de l'après-midi, favorisée par une température printanière.

Malheureusement, le ciel bleu s'obscurcit bientôt, les eaux du lac sortirent de leur calme, la pluie, compliquée d'un grain, survint, promettant aux passagers un orage en miniature.

Pourachever le tableau, un accident arriva à l'une des roues du vapeur, et, comme la nuit s'avancait, le capitaine, peu tendre à l'égard des Muses, laissa Vevey de côté et se dirigea directement sur le Bouveret, déposant sur la plage valaisanne la troupe de Melpomène.

Au lieu de délester nos bons Vevey-sans par une amusante représentation dramatique, nos artistes durent chercher à se casser plus ou moins confortablement. Dire que chacun parvint à

conquérir un bon lit, ce serait là une assertion bien présomptueuse. C'est à peine si les *veinards* purent faire connaissance avec les duvets de la localité.

D'autres n'eurent pas cette chance ; l'un dut se contenter d'un fauteuil, l'autre d'un canapé, et le jeune premier dut reposer ses charmes sur un billard.

Le lendemain, le bateau ne pouvait repartir ; il fallait cependant rentrer à Genève pour la représentation du soir. Prendre le chemin de fer ? Une difficulté se présentait : les imprudents, comptant d'ailleurs sur la recette de Vevey, étaient partis la caisse à peu près vide ; heureusement, le chef de gare de St-Maurice consentit à rendre les voyageurs à Genève contre remboursement.

C'est ainsi que la troupe rentra le jeudi après midi, sans avoir joué, mais brisée, mouillée, et répétant à l'envi, comme dans la *Cagnotte* : « Mon Dieu ! quel voyage ! quel voyage ! »

Un plaisant, de Vevey, saisit cette occasion pour faire ressortir une fois de plus l'ignorance géographique des journalistes français, notamment lorsqu'il s'agit de notre pays. Voici la lettre qu'il adressa au *Courrier de Lyon*, qui s'empressa de la publier :

Monsieur le Rédacteur,

Un affreux malheur vient d'arriver sur le lac de Genève. Le bateau à vapeur l'*Italie*, parti de Genève par un brouillard assez intense, transportait à Vevey la troupe dramatique du théâtre de Genève, qui allait donner une représentation. On croit qu'une révolte éclata parmi les gens de la troupe, et qu'ils voulurent s'emparer du gouvernail pour revenir à Genève. Mal dirigé, le bateau est allé heurter les pointes dites *Cornettes-de-Bise* ; il a dû être lancé sur la *Chauméni*, et de là être précipité dans le gouffre dit *Creux-de-Novelles*. On est sans nouvelles, à cette heure, sur le véritable sort de ces infortunés. Nous sommes dans de vives transes.

Agréez, etc.

V. BALOUREAU.

Guêpes et raisins. — Nous lisons dans la chronique agricole du XIX^e Siècle : « Tandis que j'étais occupé à regarder ma treille et à me féliciter d'avoir employé au bon moment le soufre et le sulfate de cuivre, je remarquai des guêpes en grand nombre qui se promenaient sur les grappes. Je me préoccupai

dès lors du moyen de soustraire mes raisins à leur atteinte. Ce moyen, c'est de détruire ou d'éloigner des treilles les limaçons ou les oiseaux et de protéger les grappes contre les pluies qui, parfois, font fendre et pourrir les grains. En effet, jamais les guêpes, pas plus que les abeilles ou les mouches, n'entament la peau du fruit. Il faut qu'une fente, une fissure ait été pratiquée par les oiseaux, le limaçon ou la pluie, pour qu'elles y introduisent leur sucoir. Si la peau est intacte, jamais elles ne l'attaqueront.

» Si cependant vous voulez absolument détruire les guêpes, il est un moyen assez pratique, outre celui qui consiste à supprimer les guêpiers : il suffit de suspendre le long de la treille de petites bouteilles remplies d'eau miellée. Les guêpes, qui ont la passion du miel, se précipitent dans la bouteille et s'y noient. »

Quelques mots sur les voitures d'épouses, à Leipzig.

Pendant qu'on ne s'occupe que du choléra et des nombreux moyens de s'en préserver — moyens qui ne sont pas à la portée de tous, ou qui exigent une attention constante, peu compatible avec les devoirs d'une vie très occupée — essayons d'oublier ce voyageur sinistre qui fauche sans pitié, à droite, à gauche et devant lui, indifférent à l'âge, à la position, à la valeur morale ou intellectuelle de ses victimes, et portons nos regards sur la première voiture d'une noce de la classe moyenne, celle où la jeune épouse, en toilette virginal, a pris place.

Cette voiture, à moins qu'elle n'appartienne à la famille — ce qui, naturellement, est un cas assez rare — toute capitonnée de damas de soie, ne manque pas d'élégance ; mais pourquoi l'étoffe en est-elle invariablement couleur jonquille ?

Nous disons *jonquille* pour ne pas dire *jaune*, sachant combien cette teinte est mal vue, comme signification et comme présage.

Voilà ce qui, certainement, doit frapper les étrangers en séjour à Leipzig, et

cela d'autant plus que personne ne peut leur en fournir une explication satisfaisante.

En Espagne, en Italie, ce choix se justifierait jusqu'à un certain point; les Madrilènes, les Andalouses, les Napolitaines, les Siciliennes pouvant trouver quelque avantage à ce que leur visage, bruni par le soleil, ne soit pas encadré par une nuance délicate et pâle, qui en ferait mieux ressortir la teinte bistrée.

Mais, les Saxonnes, généralement fraîches et blondes, auraient tout à gagner à ce que le damas de leur voiture de noce fût d'une autre couleur.

Pourquoi ne réclament-elles pas? dira-t-on.

Nous touchons ici à un principe fondamental de l'éducation dans ce pays, où les femmes osent rarement émettre une idée et la défendre, si cette idée se heurte soit à un usage, soit à l'opinion bien connue de leur entourage masculin.

Sous ce rapport, comme en toute règle, il y a des exceptions, nous n'en disconvenons pas; mais, généralement, la fille apprend, par l'exemple de sa mère, à se faire quand elle ne pense pas comme le chef de la famille, et souvent comme ses frères, s'ils sont plus âgés qu'elle.

Comment donc une demoiselle bien élevée oserait-elle demander une voiture d'une autre couleur que ce jonquille, favorable aux brunes seules?

Une telle exigence ferait pousser les hauts cris au père, qui pourvoit ordinairement à tous les frais de la solennité.

La question est de savoir pourquoi cette couleur a été adoptée.

Il est vrai que, chez nous, le jaune, emblème de la jalouse et du mécontentement, est souvent considéré par les esprits chagrins comme la couleur du ménage; toutefois, les maîtres voituriers de Leipzig ne sauraient être les ennemis du mariage, qui leur fait gagner de l'argent; ils doivent avoir d'autres raisons pour offrir aux familles de la classe aisée leurs carrosses jonquille.

Peut-être ont-ils sur les couleurs les mêmes idées que les Chinois, pour qui le jaune est sacré et réservé au *Fils du Ciel* et à ses plus proches parents, qui seuls ont le droit de le porter.

Dernièrement, pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé plusieurs personnes à cet égard.

Les unes, fort étonnées de notre question, croyaient que cet usage existait partout; d'autres ne s'étaient jamais demandé le *pourquoi* de ce qui leur semblait si naturel. Enfin, quelqu'un finit par nous répondre:

— Quand, pour faire bénir leur mariage, les ouvriers se rendent à l'église en voiture, ils prennent un fiacre quelconque, qui n'attire pas les regards et

couûte peu; ce n'est que dans la haute bourgeoisie et le commerce qu'on se permet les carrosses jonquille dont vous parlez. Il y en a eu et il doit y en avoir de bleus, mais on les demande très rarement, parce qu'on les trouve moins élégants, moins distingués que les jaunes.

Qu'aurions-nous pu objecter?

Si les intéressés sont contents, tout est pour le mieux; cependant, nous persistons à croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de goût et d'habitude, mais qu'à son origine ce choix a dû être motivé par une raison qui n'existe peut-être plus et qui, par conséquent, nous échappe.

J. M.

Cllia dào ge.

Quand onna mouraille dè māison est tota reimbotchà per tot que le n'a ni fenêtrès, ni portès, cein n'est diéro galé, et seimblie que manquè oquière. Assebin clliao que n'amont pas vairè clliao grands mourets tots bliances, lài font mettrè dè la pierre dè taille et cllioulâ dâi contréveints contrè, et quand bin ne lài a min dè fenêtrès, seimblie tot parâi que y'en a, et cein a pe bouna façon.

Eh bin, l'est oquière d'approteint que font clliao qu'ont z'u lo guignon dè sè crêvâ on ge. N'a pas laissi lo ge éborniyi sè clliouriè, ye font traire cein qu'ein restè, et mettont à la pliace on ge ein verro que ressemblie comeint 'na gotta d'edhie à n'on vretablio, et quand bin on ne vâi rein avoué, là z'autrèz dzeins ne sè démaufiont pas qu'on sâi borgno, et s'on n'est pas mariâ, cein ne grâvè pas de sè trovâ onna pernetta.

Rebeton, lo martsau, avâi on ge dè cllia sorta, qu'on arâi djurâ que l'étai asse bon què l'autre; et quand bin n'est pas tant dié d'êtrè borgno, Rebeton fasai tot parâi lo farceu.

On dzo que se n'ovrâi, s'étai fé châotâ onna petita brequa dè fai dein lo ge, cein lài fe onna mau dâo diablio et sè dépatsâ dè preindrè son motchâo dè catsetta po lo sé frottâ po tâtsi dè férè ressailli cè fai.

— Qu'as-tou, se lài fâ lo martsau?

— Mè su fé châotâ oquies dein lo ge, et lo pu pas raveintâ.

— Ah n'est que cein! te ne sâ pas férè me n'ami; tè faut férè dinsè:

Et Rebeton sè trait son ge, fâ état dè lo panâ en deseint à se n'ovrâi: « N'est pas pe molési què cein, » et lo sè remet ein pliace.

L'ovrâi, tot ébayi dè cein vairé, vâo essiyi dè traire lo sin assebin; mà pas mèche, et l'étai rudo intrigâ dè cein que son maîtrè lo poivè férè, et ruminâ après cein tota la né.

— Refédè vâi, se lài dit lo leindéman matin!

Et lo martsau lo retrait; mà comeint

risâi qu'on sorcier, l'ovrâi sè démaufiâ d'oquière et dit à Rebeton:

— Ora, traïdè-vâi l'autro assebin!

Ma fâi, po l'autro, c'était on autre afférè, et lo martsau se était dè remettre dâo tserbon su lo fû, et repond que n'avâi pas lo temps. Mâ l'ovrâi que n'étai pas onco tant bête, sè peinsâ bin que l'autre ne sè démontâvè pas et que Rebeton n'étai qu'on farceu, et n'essiyâ pas mé dè fotemassi après lo sin.

De plus fort en plus fort, en Amérique.

Nous empruntons à une chronique de M. Joseph Montet, publiée dans *l'Avenir de l'Isère*, les amusants détails qui suivent:

Nathaniel Simpson, grand industriel de Chicago, reçoit la visite d'un ami de Paris, M. Louis Vernet.

— Faites-vous toujours des rails en papier? demande ce dernier après un moment d'entretien.

— Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité: les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter: la nature. Elle n'est pas de force!

— Vraiment.

— C'est prouvé. Depuis trois ans j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

— Qu'est-ce que vous fabriquez?

— Des œufs.

— Sans poules?

— Evidemment.

— Vous voulez rire!

— Je ne ris jamais en affaires.

— Parbleu! je serais curieux de voir ça.

— Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes remplies d'œufs d'un blanc superbe s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

— Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve? C'est le jaune. Et cette autre cuve? C'est le blanc.

— Et qu'est-ce que c'est que ce jaune?

— Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

— Et ce blanc?

— Trop long à vous expliquer: un résultat chimiquement identique au blanc d'un œuf véritable.

— Parfait; mais la coquille?

— Tournez-vous: on en fait sous vos yeux.

— Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans?

— L'enfance de l'art! Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le pre-